

# Matthias Zschokke au fil de l'eau

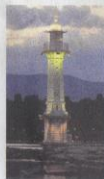
Comme pour le nageur, il y a chez l'écrivain d'origine bernoise installé à Berlin Matthias Zschokke une manière d'être et de se perdre.

BERTRAND TAPPOLET

**D**e Max, Prix Walsler en 1981, à *Maurice à la poule*, couronné par le Femina étranger en 2009, Matthias Zschokke fait des naufragés du quotidien la source de récits irrigués par l'image de l'eau. Son œuvre romanesque et théâtrale semble baignée par toutes les dimensions associées à cet élément universel. Son enfance s'est en effet déroulée sous le signe aquatique. Il a grandi, comme l'écrivain Robert Walsler, sur les rives du lac de Biene notamment. Il en reste bon nombre de souvenirs dans *Maurice à la poule* et son camp de vacances planté en bordure lacustre. L'auteur en témoigne lors d'un entretien mené en mai de cette année. « Enfant, je n'aimais pas tant l'eau des lacs que celle serpentant dans les plis des fleuves. Celle que l'on peut rencontrer au fil de l'Aare bernoise est toujours mon eau préférée, une eau fascinante. Enfant, je vivais tout près d'une rivière, à quelques

50 mètres de son cours. Il m'était alors défendu de jouer sur le rivage – il y avait toutes les saisons un ou deux accidents, des gens qui se noyaient. C'était néanmoins un lieu qui ne manquait pas d'attraits. »

*Bonheur flottant* voit quatre compagnons d'enfance, la quarantaine, se concentrer sur l'instant présent de petits riens en se réunissant à bord d'un yacht. Matthias Zschokke y évoque la nage religieuse d'une femme dénudée abordant le bateau. Pour mieux bouleverser, un temps, la vie de ses occupants. « Ses mouvements ressemblent à des exercices rituels, ils ont quelque chose de saint, de croyant, ils sont accomplis consciemment. » Cet épisode s'inspire d'une anecdote: « J'ai vu un jour un homme qui avait des problèmes avec son dos. Il nageait, comme s'il s'agissait d'un exercice monacal. Et s'il le faisait bien et justement, Dieu aurait pitié de lui. Et il se trouverait délivré de ses douleurs », relève l'écrivain.



Merveilleuse de désinvolture enjouée, de dérision dansante et d'ironie douce-amère, voici une parole vagabonde nous immergeant dans le roulis incessant des sensations envahissant chaque personnage. Parole d'une grande liberté faisant son miel du petit théâtre du quotidien, des paysages, d'un détail. Un rapport au réel qui peut évoquer, de loin en loin, Robert Walsler ou l'Autrichien Peter Handke.

Parcourant des thèmes apparemment rebattus – la solitude, l'incommunicabilité –, l'œuvre de Zschokke les renouvelle par une extraordinaire intensité de la vision. Le mystère de la banalité s'installe au détour d'une phrase, d'une réplique. Il y a ainsi du noyé en puissance surnageant dans une situation burlesquement désespérée chez les personnages de l'Architecte raté ou de Prince. On les découvre, sous le regard d'entomologiste amusé de Zschokke, dans les pièces *L'Ami riche*, une tentative de changement essentiel dans une

vie submergée par l'échec dont l'action se déroule en partie sur la rive d'un lac. Et *L'Invitation*, subtile réflexion sur la misanthropie et le vernis des habitudes en société qui glacent l'être.

« A chaque seconde, tout arrive, mais nous ne le voyons pas et nous avons le sentiment que tout est arrêté. Nous croyons que ce qui est intéressant, c'est ce qui sort du lot, ce qui casse le rythme, l'interruption. Mais ce qui est grandiose, c'est le rythme, le flot, l'omniprésence. Si nous étions suffisamment ouverts à tout moment pour voir ce qui nous entoure, notre vie serait pleine de surprises, une vie de rêve, un roman, une aventure perpétuelle. » Ainsi perçoit et reçoit le traducteur un brin autiste de *Maurice à la poule*. S'il semble avoir perdu la clef pour accéder au monde, Maurice fait néanmoins surgir dans l'imaginaire du lecteur une source inépuisable d'histoires minuscules et d'aventures quotidiennes. A suivre les interrogations de l'auteur, le « talent » serait-il l'aptitude souvent inconsciente, présente en chacun de nous, à se laisser « inonder de l'intérieur » par une réalité ?

Dans *Bonheur flottant*, l'eau et son écoulement donne lieu à une dimension métaphysique, que l'on retrouve chez le philosophe grec Héraclite. L'homme y est une somme de contradictions, qui évolue dans un environnement perpétuellement en mouvement. Pour l'écrivain, il n'existe pas d'équivalent à l'adjectif « flottant » dans la langue de Goethe. « En allemand le mot est "lose", qui signifie: lâche, mobile, détaché, libre. Le bonheur fait ce qu'il veut. On ne peut pas le saisir, le retenir. C'est comme du sable ou de l'eau coulant entre les doigts. Et oui: la construction du livre – de toute mon écriture – est plutôt "lose", comme le sont aussi mes convictions quotidiennes. »

Son dernier roman en forme de vrai faux guide de voyages voit Matthias Zschokke arpenter divers plans d'eau de la planète. Amman où il laisse son corps dériver dans les flots calmes de la Mer Rouge, tel un nourrisson dans le ventre maternel. Budapest, ensuite. L'occasion d'une superbe peinture par le détail de cette « grande ville pleine de bains thermaux en tous genres. Pas besoin de les essayer tous. Mais quiconque aime rester couché dans l'eau chaude devrait au moins visiter quelques modèles de base. » A Genève, le regard se noie dans des considérations qui rejoignent la déception de nombre d'écrivains de passage. « Une ville de Province en lambeaux, de taille moyenne, une minuscule Marseille si l'on imagine que le lac est une mer... le tout n'étant qu'une immense catastrophe urbanistique, une mélange de Boston, de Nice et de Rapperswil. »

Mais alors, cher Matthias, pourquoi fréquenter cette destination du bout du lac? L'une des raisons avancées est la visite incontournable de « l'un des plus beaux saunas que je connaisse, avance l'auteur toujours proche de son corps, les "Bains des Pâquis", en plein milieu du lac, dans lequel on peut plonger après chaque passage, même en plein hiver, pour refroidir son désir de courir le monde et se sentir transporté au plus profond de la Sibérie. »

Si l'écrivain s'interroge sur la pertinence de l'écriture du voyageur nomade à l'ère d'internet et des destinations exotiques à portée de charters low cost, sa manière unique de tamiser les images, d'épurer les émotions et sensations rejoint parfois le regard d'un Flaubert qui révolutionna le roman: observer sans évaluer, comprendre sans juger.